

Un groupe social comme résultat :

Cette troisième partie va permettre de comprendre comment les membres arrivent à faire cohabiter leurs différentes envies autour du même but associatif. Nous allons donc analyser comment ce groupe social à l'origine hétéroclite arrive à devenir homogène. Pour ce faire nous allons analyser ce que signifie être un « Somato » notamment en analysant les normes associatives qui constituent l'identité du groupe. Puis nous allons étudier le rôle de la fête et de l'entraide dans ce processus. Pour finir, nous étudierons quels sont les signes les plus visibles de l'identité Somatophyloques ainsi que les tensions qui perdurent toutefois dans l'association.

1) Une distinction forte entre ce que fait l'association et ce qui se fait ailleurs, être un « Somato »

a) Les normes associatives

Nous avons vu précédemment que les loisirs des membres permettaient à ces derniers d'accomplir des actions de recherche et de transmission liées à l'histoire. Mais un des résultats de ces actions répétées et de ces loisirs partagés est la création d'une identité qui découle « d'une solidarité ou d'un "sentiment de groupe" rendant possible l'action

¹³⁸ Daniel FABRE (2013, dir.), *Émotions patrimoniales*, textes réunis par Annick Arnaud, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », cahier n° 27, p. 46.

collective»¹³⁹. Ici, l'action collective rendue possible c'est la production scientifique et la transmission de savoir-faire à un large public. Le « sentiment de groupe », quant à lui, découle des normes communes à l'ensemble des individus de l'association. Dans celle-ci, nous avons clairement identifié deux types de normes que l'on appellera, pour faire écho aux travaux de Norbert ELIAS et d'Eric DUNNING (1994), « normes de jeu » et « normes de principe »¹⁴⁰. Les « normes de jeu » sont l'expression des règles fixées par les statuts et le règlement de l'association. Ces dernières sont explicites et les membres acceptent de s'y soumettre lors de leur adhésion. Une de ces « normes de jeu » est l'obligation de participer à la production scientifique. Cette norme n'est jamais remise en question, malgré les contraintes qu'elle peut imposer aux membres. À titre d'exemple, en 2015, il fallut réaliser à nouveau toutes les expériences déjà effectuées et les enregistrer sous format numérique (vidéos et photos) pour les inclure dans le mémoire de recherche que nous constituons. Nous avons dû profiter de l'occasion que présentaient les JNA de Marseille où l'ensemble des membres était réuni. Or le programme de la journée était très chargé, de sorte que le seul instant libre pour leur réalisation se trouvait être en fin de journée. En dépit de la fatigue globale du groupe, les pratiquants se sont mobilisés pour réaliser pendant plus de deux heures des expériences éreintantes. Cette action imposée à un moment inapproprié, mais opportun, ne fut en aucun cas ressentie comme un loisir par les membres. Pourtant ils l'effectuèrent sans protester, car cela fait partie de la « norme de jeu » admise par tous : « Avec pour objectif la recherche, l'élaboration de connaissances sur le sujet, s'appuyant sur l'archéologie expérimentale. » clairement mentionnés dans les statuts. Autre « norme de jeu », celle imposant que les 3 présidents et vice-présidents soient les seuls à gérer et diriger l'association sans que leurs avis, en dernier recours, ne puissent être contestés. Cette « norme de jeu » clairement expliquée aux individus intéressés par l'association est soit acceptée, soit rejetée et, dans ce dernier cas, l'individu n'adhère pas au groupe par refus d'une de ses « normes de jeu ». Lors de l'Assemblée Générale de 2014, suite à une décision autoritaire de la présidence, et malgré de vives protestations du groupe, les membres ont accepté ladite mesure par respect pour la « norme de jeu » établie. Il est intéressant de voir qu'en l'occasion certains membres ont d'eux-mêmes défendu la décision de la présidence en rappelant à l'ensemble du groupe qu'être un « Somato » c'était accepter les « normes de jeu » issues des statuts associatifs,

¹³⁹ Citation de Rogers BRUBAKER (2001), « Au-delà de l'identité », Actes de la recherche en sciences sociales, vol.139, n° 3, pp. 66-85, provenant de l'ouvrage de Audrey TUAILLON DEMESY (2013), *La re-création du passé : enjeux identitaires et mémoriels, approche socio-anthropologique de l'histoire vivante médiévale*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 14.

¹⁴⁰ Norbert ELIAS Eric DUNNING, (1994 [1986]), *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard pp. 136-141.

affirmant ainsi leurs caractères officiels. Au final tout rentra dans l'ordre malgré le ressentiment de certains. Car ne pas accepter les « normes de jeu » c'est refuser de faire partie du groupe qui base son identité dessus, quand bien même en certaines circonstances ces normes seraient contraignantes.

Les « normes de principes » sont foncièrement différentes. Ce sont celles qui se sont constituées de manière informelle et qui sont devenues avec le temps quasi immuable et acceptées de tous. Ces normes n'ont pas de caractère officiel, mais sont constitutives de l'identité de groupe qui rejette ou du moins met à l'écart les individus qui adhèreraient à l'association sans vouloir s'y plier. Un individu refusant les « normes de principe » ne sera pas forcément en conflit avec les « normes de jeu » (par exemple, il n'est nulle part spécifié dans les statuts et règlements de l'association que chaque membre doit saluer ses pairs, cependant ne pas le faire serait un signe d'impolitesse), mais il est fort probable qu'il sera écarté et considéré comme extérieur au groupe, malgré un statut officiel affirmant le contraire. Ces « normes de principe » n'ont nul besoin d'être rendues officielles pour qu'elles soient effectives et sont parfois radicalement opposées au monde extérieur au groupe comme l'exprime très bien Norbert ELIAS et Eric DUNNING (1994) : « dans une certaine mesure "liées à la sphère d'activité" une conduite jugée normale dans une sphère d'activité peut être jugée anormale dans une autre. »¹⁴¹. C'est notamment le cas lorsque les membres s'affranchissent de certaines règles élémentaires de pudeur en vigueur dans notre société, ou qu'ils portent de manière ostentatoire des armes dans l'espace public. Ce faisant, les membres affirment la cohésion du groupe à travers des « normes de principe » qui lui sont propres. Parfaitement admises et incorporées par les membres, il est possible que ces « normes de principe » soient en grande partie responsables de la volonté du groupe à rester soudé et de l'envie des membres de continuer leur pratique au sein de l'association. Les réponses données à la question 29 du questionnaire, qui portait sur la volonté de rester dans l'association, expriment l'unanime désir de continuer à pratiquer, à la condition que cela n'interfère pas avec leur vie professionnelle et que l'association continue à exister telle qu'elle est (sous-entendu qu'elle ne modifie pas trop son ensemble de normes qui constituent l'identité à laquelle les membres se rattachent).

Des problèmes peuvent survenir lorsque des « normes de jeu » entrent en conflit à un moment donné avec des « normes de principe ». Par exemple, l'association utilise Facebook

¹⁴¹ Ibid. p.137.

afin de communiquer, échanger, programmer les événements, etc. Cet usage remonte à février 2013 lorsque l'association, en grandissant, ressentit le besoin d'avoir un « groupe » Facebook privé, dans lequel les interactions sociales pourraient se prolonger et grâce auquel le président pourrait transmettre toutes sortes d'informations nécessaires au bon fonctionnement de l'ensemble. Si, à l'origine, cette interface numérique semblait appropriée (l'ensemble des adhérents étaient sur Facebook), il le devint de moins en moins suite à l'entrée de membres ne possédant pas cet outil, et qui obligeait le président à jongler entre Facebook, E-mails et appels téléphoniques pour coordonner des pratiquants toujours plus nombreux. Afin de faciliter la tâche de ce dernier, lors de l'Assemblée Générale 2016, la présidence a imposé l'usage de « Trello », un logiciel de gestion d'entreprise particulièrement pratique pour gérer de grandes équipes et très prisé dans le monde du management. Cette « norme de jeu » s'opposait de fait à la « norme de principe » qui avait fait de Facebook l'outil de communication privilégié de la grande majorité des membres. Sous le prétexte que Trello n'est pas très interactif, certains membres continuent d'utiliser Facebook et refusent cette nouvelle « norme de jeu ». Pourtant cette nouvelle règle a été imposée par une « norme de jeu » déjà présente, celle de l'autorité décisionnelle de la présidence. Or cette « norme de jeu » semble elle aussi entrer en conflit avec une autre « norme de principe » qui existe depuis le début de l'association, celle de demander l'avis des membres avant de prendre une décision qui les concerne. Dans la plupart des cas, les avis des membres et de la présidence convergent. Lorsque ce n'est pas le cas, la « norme de jeu » prend souvent le pas sur la « norme de principe ». Mais ici la « norme de principe » qui avait fait de Facebook l'outil de communication du groupe semble tellement constitutive de l'identité des membres que ces derniers résistent de manière passive (ils n'utilisent tout simplement pas le nouvel outil ou feignent de ne pas comprendre son fonctionnement) à l'imposition de Trello. Le problème n'est toujours pas résolu actuellement et démontre l'importance que peuvent prendre des « normes de principe » anciennes pourtant non officielles. Dans la première partie, nous avons décrit les « normes de jeu », issues des statuts de l'association, qui la distinguent des autres groupes d'histoire vivante. Nous allons maintenant analyser de plus près ses « normes de principe » qui forment la spécificité et l'identité du groupe.

- b) Les manœuvres de combat et les entraînements comme créateurs de liens sociaux et de normes

Les premières « normes de principe » visibles dans l'association sont celles issues de la pratique martiale. Elles ont une importance cruciale dans la sociabilité des membres et dans le sentiment d'appartenance au même groupe, car elles modifient le corps des membres et « à travers lui (le corps), l'homme s'approprie la substance de sa vie et la traduit à l'adresse des autres par l'intermédiaire des systèmes symboliques qu'il partage avec les membres de sa communauté »¹⁴². L'un des symboles corporels issus de la pratique martiale est la position de garde hoplitique qu'adoptent naturellement, à force d'entraînement, les « Somato ». Pour un nouveau membre, l'acquisition de cette posture est à la fois un prérequis pour participer correctement aux expérimentations, mais aussi pour s'intégrer au groupe. Dans son ouvrage, Loïc WACQUANT (2001) décrit le plaisir analogue des boxeurs découlant de la maîtrise d'un geste technique, entraîné avec répétition. Cette maîtrise, reconnue par le groupe des pairs, renvoie une image bénéfique au pratiquant qui s'identifie dès lors au groupe, et fait de lui un « combattant »¹⁴³. Pour bien comprendre l'impact corporel et social que cela peut avoir, nous allons ici faire une petite parenthèse pour décrire l'une de nos expériences personnelles en rapport avec le sujet. Lors d'un événement de reconstitution byzantine, nous avons affronté durant une mêlée un adversaire dont la gestuelle nous était tellement familière que nous étions sûrs d'avoir en face de nous un combattant que nous connaissions, mais le casque et la « pagaille » du champ de bataille nous empêcha sur le moment de reconnaître qui était exactement cette personne. À la fin de la mêlée, le mystère restait entier, car nous n'avions pu retrouver ce combattant parmi l'ensemble des participants. Le soir même, nous retrouvons enfin la personne (nous l'avons reconnu grâce à un élément spécifique à son costume) et l'abordons. Celui-ci nous révèle qu'il a lui aussi eu l'impression de nous connaître durant la mêlée, mais dès que cette dernière fut terminée il n'arriva pas à trouver un visage familier parmi tous les combattants qui enlevaient leurs casques. Maintenant que nous discutons l'un avec l'autre il s'avérait que nous ne nous connaissions aucunement lorsque soudain, l'évidence ! Nous lui posons la question : « T'aurais pas fait partie d'ACTA dans le passé ? ». Réponse affirmative qui nous permet dès lors de comprendre que c'était notre façon de combattre, acquise durant notre pratique martiale avec ACTA, qui nous avait donné, à lui et à nous-mêmes, l'impression que nous nous connaissions. C'était la reconnaissance de ce style martial, si spécifique à ACTA, qui nous avait induits en erreur. Nous n'avions pas reconnu

¹⁴² David LE BRETON (2012), *La sociologie du corps*, Paris, Presses Universitaires de France « Que sais-je ? », 8^{ème} édition, p.4.

¹⁴³ Loïc WACQUANT (2001), *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Éditions Agone, p.70.

une personne, mais bien une gestuelle corporelle propre au « groupe des combattants ACTA » qui faisait tout de suite sembler familier un étranger qui en était porteur.

En ce sens, la position de garde, la gestuelle et l'application de techniques propres à un style de combat établissent immédiatement un lien de reconnaissance entre les individus qui les maîtrisent. Et ce d'autant plus que les entraînements se font en groupe. À la page 99 de son ouvrage, Loïc WACQUANT (2001) explique l'importance du travail de groupe pour l'apprentissage des techniques de boxe. De même, dans l'association, il faut des partenaires ou des instructeurs pour pratiquer et apprendre des techniques non naturelles. D'autant plus que l'association effectue des combats de groupe, tel que la phalange, qui nécessitent une incorporation des techniques communes à tous pour pouvoir faire avancer la formation sans la déstructurer. Chaque « Somato » apprend donc par la pratique à régler l'amplitude de son pas, peu importe sa propre taille, à adopter le pas cadencé, et prendre la position de garde commune au groupe. En plus de créer un lien corporel entre les individus, la pratique martiale crée des liens sociaux entre les membres, car, comme nous l'avons vu, les anciens aident les nouveaux à adopter les normes corporelles du combat hoplitique et les nouveaux, en retour, leur en sont reconnaissants. L'analogie avec la boxe est là encore valable :

« Chaque membre du club passe à ceux qui se tiennent en dessous de lui dans la hiérarchie objective et subjective du gym le savoir qu'il a reçu de ceux qui sont situés au-dessus. »¹⁴⁴.

Ce système est très important pour la formation phalangique où la proximité entre les individus permet tout de suite de savoir si son voisin immédiat est bien ou mal placé et de le corriger si besoin. Cela permet à la formation de « s'autoréguler » et ainsi de fonctionner correctement. Ce phénomène facilite d'ailleurs grandement la recherche, car les expérimentations ne pouvaient qu'être faites avec un groupe aux habitudes corporelles homogènes en rapport avec les gestuelles anciennes. Cette transmission de savoir-faire corporel intervient aussi durant la fabrication du matériel où il arrive, cette fois-ci, que ce soit des nouveaux, porteurs d'un savoir artisanal spécifique, qui aident des anciens à fabriquer des pièces de l'équipement. Il en résulte, là aussi, qu'en plus d'augmenter le potentiel de savoir-faire associatif utile à la réalisation des objectifs scientifiques du groupe, la pratique corporelle et sa transmission favorisent la constitution de l'identité Somatophyloques.

Ces « normes de pratiques » en lien avec la pratique martiale sont spécifiques à l'association et nous en avançons deux preuves. Tout d'abord, elle se distingue des manières

¹⁴⁴ Ibid. p.120.

de combattre d'autres associations. Nous avons remarqué que lorsque l'association affrontait en mêlée d'autres associations travaillant pourtant sur le combat hoplitique, de grandes différences émergeaient entre les styles de combats et étaient souvent décriées par les membres de l'association. Ainsi les « Somato » ne comprennent pas l'habitude de la troupe espagnole « Athenea Promakhos » de se battre en rangs ouverts et de refuser le choc frontal. En effet, leur président est un partisan d'une formation hoplitique ouverte qui lui semble mieux concorder avec le matériel de l'hoplite et notamment favorise l'escrime à la lance. Si cet argument historique ne sera pas critiqué ici¹⁴⁵, nous supposons en revanche que ce choix est aussi motivé par le coût du matériel de reconstitution que les membres de l'association espagnole payent en intégralité et ne veulent donc pas abîmer (en ce sens, la troupe « Athenea Promakhos » répond bien plus aux normes de la reconstitution historique qui privilégient le visuel des costumes à l'historicité des gestes). Pour les « Somato » cette façon de faire n'est pas du tout convenable et permet aux membres d'exprimer leur fierté d'être Somatophylakes. De même, mais dans un autre registre, les « Somato », n'apprécient guère les méthodes de combat des Italiens de la troupe « Simmachia Ellenon »¹⁴⁶. En effet, ces derniers se permettent plus de liberté historique lors des mêlées du fait de leur esprit de compétitivité bien plus exacerbé qui les pousse à chercher la victoire à tout prix. Ainsi ils n'hésitent pas à éviter le combat phalangique et, au moment du choc entre les deux phalanges, à ouvrir leurs rangs pour laisser passer les « Somato » et les accabler de coups par derrière. Cette méthode est considérée comme déloyale de la part des « Somato » qui entendent pratiquer le combat hoplitique tel qu'il se réalisait à l'antiquité¹⁴⁷. Les Italiens, quant à eux, considèrent que de toute manière un vrai combat phalangique avec les morts que cela implique ne peut être réalisé, et que les mêlées effectuées pour le public sont des pratiques sportives modernes où l'emporter est de mise. Entre les deux pratiques, un fossé est creusé et symbolise bien la spécificité de l'association Somatophylakes issue de l'adoption d'une « norme de principe » martiale fondée sur la proposition d'une gestuelle historiquement compatible et uniquement l'accomplissement de techniques martiales plausibles dans un

¹⁴⁵ Ce n'est pas ici le sujet, et nous renvoyons le lecteur intéressé par ces questions à notre précédent mémoire : Vincent TORRES, sous la direction de Philippe JOCKEY (2015), « *L'apport de l'expérimentation sur l'histoire du geste martial, cas d'étude appliquée : le déplacement au sein de la phalange dite hoplitique, approche expérimentale.* » Mémoire 2 d'histoire à l'université d'Aix-Marseille.

¹⁴⁶ <http://www.simmachia.eu/>

¹⁴⁷ Ici nous pouvons informer le lecteur qu'il est évident que les hoplites ne refusaient pas l'affrontement frontal entre deux formations qui était l'essence même de leur technique martiale et de leur identité grecque. Si ouvrir une formation pour englober la formation adverse était pratiquée, elle ne se faisait qu'à l'échelle d'une armée entière face à une autre armée, comme durant la bataille de Cannes entre les Carthaginois et les Romains en 216 avant Jésus-Christ.

contexte antique. L'emprise de ces « normes de principe » est telle qu'elle peut mener à des situations conflictuelles entre des membres. En effet, aux JNA de Marseille en 2015, Ludovic VIVIAN, un membre ancien de l'association, ayant incorporé de longue date les « normes de principe » martiales spécifiques à l'association, a affronté devant un public nombreux Erwan LE GALL, un membre nouvellement arrivé, ancien employé d'ACTA. Pour Ludovic, un combat devant du public doit présenter à ce dernier des gestes techniques et a une visée avant tout pédagogique¹⁴⁸. Alors que pour Erwan, si un combat doit en effet proposer des gestes techniques au public, il doit aussi être spectaculaire pour susciter une émotion importante chez ce dernier¹⁴⁹. Lors du combat, Erwan n'arrivant pas à franchir la garde de Ludovic, passa en force pour vaincre ce dernier, tout en adoptant une attitude volontairement provocante et vantarde à destination du public. À la fin du combat, Ludovic en fut foncièrement blessé moralement, car il prit ces gestes pour de l'agressivité et considéra que les vantardises et provocations lui étaient destinées et visaient à l'humilier. Il vint s'en plaindre auprès de nous, et nous fîmes alors venir Erwan qui expliqua qu'au contraire son agressivité et ses vantardises étaient entièrement feintes et réalisées à destination du public afin que ce dernier s'identifie dans le combat en cours soit au « gentil » à l'attitude calme et mesurée, soit au « méchant » vindicatif et démesuré. Il expliqua qu'il cherchait uniquement à provoquer des réactions émotives dans le public pour que celui-ci prenne plus de plaisir à regarder le combat. Cet argument ne convainc pas Ludovic qui, bien qu'ayant admis la raison, exprima sa forte réprobation d'un pareil comportement en désaccord avec « ce qui se fait dans l'association » (sous-entendu les « normes de principe ») et avertit Erwan qu'il devait s'y conformer pour rester adhérent sinon il serait exclu (et à défaut Ludovic évoquait la possibilité de partir). Il a fallu une longue discussion pour raisonner Ludovic et les plates excuses d'Erwan, qui avait compris qu'il avait enfreint des « règles » qu'il ne connaissait pas, pour que tout rentre dans l'ordre. Cet exemple résume tout à fait l'importance des « normes de principe » qui constituent l'identité des Somatophylaques.

La seconde preuve de cette spécificité des « normes de principe » propres à la pratique martiale associative, c'est l'acceptation des femmes et de leur féminité dans la formation phalangique. En effet, Audrey TUAILLON DEMESY (2013) a remarqué que dans les

¹⁴⁸ Nous avons ici une « norme de principe » Somatophylaques

¹⁴⁹ Nous avons ici une « norme de principe » ACTA, car au sein de cette société qui vend et vit de ces prestations, susciter une émotion forte dans le public permet notamment de mieux vendre ses prestations. Ainsi il n'est pas rare pour les combattants ACTA, à côté de gestes techniques historiques, d'effectuer des gestes à visée purement spectaculaire. Le combat de gladiature qui est lui-même un combat de spectacle favorise d'autant plus ce type d'attitude.

associations d'histoire vivante médiévale les femmes ne combattent que rarement et, si elles le font, doivent revêtir un costume masculin et camoufler tous les attributs qui pourraient dévoiler leur féminité (le visage est par exemple caché par le casque et les seins sont dissimulés sous des cuirasses). Nous avons nous-mêmes assisté à ce type de pratique lorsque nous faisons partis de l'association des « Blancs Manteaux » qui eux interdisent formellement aux femmes de combattre. Sous l'argument de l'historicité¹⁵⁰, les femmes sont exclues des « champs de bataille » et la mêlée demeure un espace réservé aux hommes. Les trois premiers fondateurs de l'association, nous l'avons dit au tout début de ce mémoire, viennent de l'association des « Blancs Manteaux » et ont fondé leur propre association, car certaines normes de cette compagnie médiévale ne leur convenaient plus. Parmi ces normes, l'interdiction faite aux femmes de combattre leur semblait en inadéquation avec leurs valeurs. Ainsi lorsqu'ils fondèrent l'association, si celle-ci n'intégra pas immédiatement des femmes, ils instituèrent que les femmes pourraient combattre au sein de l'association. Au début, la volonté était même inverse, car les femmes voulant intégrer l'association avaient l'obligation d'apprendre le combat hoplitique afin qu'elles puissent participer aux expériences scientifiques. En effet, un nombre conséquent de participants aux expériences est un des facteurs essentiels pour réaliser des expérimentations correctes. Or, pour augmenter ce nombre et donc mieux accomplir les objectifs scientifiques associatifs, les femmes furent d'office intégrées parmi les participants. Mais l'affirmation de l'identité associative, vis-à-vis des normes de l'histoire vivante, va plus loin. En effet, comme nous l'avons dit, lorsque des femmes sont autorisées à combattre, elles doivent cacher les signes de leur féminité. Chez les Somatophylaxes ce phénomène n'existe pas du tout, même lors des prestations en public. D'ailleurs il est fréquent que le public s'étonne de la présence de femmes combattantes et demande à la fin des présentations, durant le temps des questions, s'il y avait réellement des femmes parmi les hoplites. Cette question revient d'ailleurs de manière quasi systématique, preuve que la question du genre préoccupe les acteurs et les spectateurs. La réponse que nous donnons à ce type de question est la suivante : « Nous sommes, mesdames et messieurs, dans une pratique moderne et il serait inégal d'autoriser l'accès à cette pratique aux hommes et non aux femmes. De plus, dans le cadre de notre présentation, nous priver de la participation des femmes vous aurait privé de manœuvre d'une formation phalangique suffisamment conséquente pour être représentative de ce qui se faisait à l'époque. En revanche il est vrai

¹⁵⁰ Argument fallacieux, au demeurant, car si la grande majorité des combattants à la période médiévale sont des hommes, l'histoire regorge d'occasions où des femmes se sont illustrées à la guerre, et celles-ci participaient régulièrement à la défense des sièges des villes à toutes les périodes de l'histoire.

que dans la réalité les femmes ne pouvaient être hoplite [...] » à la suite de ce discours nous en profitons souvent pour digresser sur la place des femmes dans le monde grec. Ce discours ainsi rapporté est le nôtre, car nous sommes, comme nous l'avons dit dans ce mémoire, l'orateur de l'association. Mais il reflète tout de même cette « norme de principe » s'appliquant au genre, présente dans l'association, car les membres, à les entendre, sont dans la grande majorité d'accord avec ce discours. L'association ayant suffisamment grandi pour former une formation phalangique probante, l'obligation de participer aux combats hoplitiques pour adhérer à l'association n'est plus en vigueur. Toutefois, nous l'avons dit dans l'introduction, s'il y a peu de femmes dans l'association, les deux tiers d'entre elles font du combat hoplitique. La réponse de Joanna TORRES à la question 20 du questionnaire, qui portait sur les raisons de pratiquer le combat hoplitique, est révélatrice de cette volonté des femmes de participer aux affrontements phalangiens : « J'aime combattre, pratiquer une activité et certainement pas rester sans rien faire ou faire une activité tranquille "féminine" (ex : coudre). » Il est intéressant de voir que la question 20 devait plutôt pousser les informateurs à révéler ce qui leur plaisait dans le combat de la période antique grecque. Ici l'informatrice a pensé devoir se justifier de sa présence dans les combats et de son goût pour ces derniers, en catégorisant inconsciemment cette activité comme une activité « masculine » différente des activités « féminines » qu'elle classe dans la catégorie des activités tranquilles, comme par exemple coudre. Cela indique que, pour l'instant, malgré la « norme de principe » Somatophylaque qui admet la présence des femmes dans les affrontements, en opposition aux normes classiques d'histoire vivante, cet espace demeure dans l'esprit des pratiquants et des pratiquantes, un espace masculin.

Nous avons terminé avec les « normes de principes » issues de la pratique martiale propres à l'association et mettons entre parenthèses les autres « normes de principes » moins spécifiques pour étudier en dernier lieu dans cette sous-partie d'autres types d'actions génératrices de l'identité Somatophylaque à mettre en relation avec le monde de l'histoire vivante.

c) L'identité Somatophylaques et l'histoire vivante

Audrey TUAILLON DEMESY (2013) a consacré un chapitre sur le rôle et l'influence de la mémoire au sein de l'histoire vivante¹⁵¹. Dans ce chapitre, elle explique que ses informateurs expriment un lien entre eux-mêmes et « leur ancêtre ». Ce terme d'ancêtre peut dès lors désigner l'ensemble des ancêtres et il peut alors être remplacé par « les anciens ». Le terme peut aussi renvoyer à une généalogie propre à l'informateur, notamment lorsque des noms de famille ont perduré à travers les siècles, et « ancêtres » peut alors être remplacé par « mes aïeux ». Enfin, et c'est le cas pour notre association, « ancêtres » peut correspondre à un groupe spécifique d'hommes ayant vécu dans une région et le terme peut alors être remplacé dans un contexte géographique par le mot « prédécesseurs » au sens de « ceux qui nous ont précédés sur cette terre ». Dans l'association c'est bien évidemment le passé grec qui est constitutif de l'identité du groupe. Ainsi, pour les membres, mettre en valeur le passé grec de nos régions méridionales est un devoir de mémoire, car comme cela est souvent rappelé durant des présentations publiques « Ce sont les Grecs qui ont fondé Marseille et colonisé la Provence de sorte qu'ils lui ont apporté, avant les Romains, la civilisation. »¹⁵². Durant les prestations publiques, il arrive parfois que la figuration d'une « identité » grecque soit réappropriée par les membres. Nous pourrions croire que cela participe à ce que HOBSBAWM qualifie « d'invention des traditions »¹⁵³. Toutefois les échos au monde grec sont utilisés afin de légitimer l'action de l'association sur le territoire et surtout permet aux membres de s'inventer des excuses « historiques » pour légitimer des actions qui sont purement de l'ordre du loisir et du jeu. « L'utilisation de matériaux anciens pour construire à des fins entièrement originales des traditions inventées »¹⁵⁴ permet aux membres de justifier leur impudeur, de justifier leur consommation immodérée de vin en soirée, ou encore l'expression de nombreuses plaisanteries sur la « concupiscence martiale » découlant des mœurs sexuelles grecques imaginées. Le véritable but dans le cadre de l'association n'est pas de réellement s'inventer des traditions, ni de se réapproprier des mœurs perdues, mais plutôt d'établir une identité de groupe Somatophylaques en rapport avec la période représentée.

¹⁵¹ Audrey TUAILLON DEMESY (2013), *La re-création du passé : enjeux identitaires et mémoriels, approche socio-anthropologique de l'histoire vivante médiévale*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, pp.81-98.

¹⁵² Ce discours est un condensé des expressions que nous avons relevé de manière informelle sur le terrain.

¹⁵³ Éric HOBSBAWM et Terence RANGER (2006 [1983]), *L'Invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam.

¹⁵⁴ Éric HOBSBAWM (1995), « Inventer des traditions », *Enquête*, 2, p. 171-189

Dans ce cadre, cet « usage de la tradition » correspond au troisième type de tradition inventé décrit par Éric HOBSBAWM (1995) « celles dont le but principal [est] la socialisation »¹⁵⁵.

L'affiliation à des « traditions » grecques de la part des membres fait écho à la propension sociale de ces derniers à s'identifier à des rôles. Ainsi, suite aux conseils d'Audrey TUAILLON DEMESY, nous avons ajouté à notre questionnaire la question 46 qui portait sur la pratique des jeux de rôle et du GN dans l'association. Sur les trente réponses données, vingt révèlent une pratique courante du jeu de rôle papier et seulement deux indiquent avoir fait ou faire du GN. Si la faible présence de « GNistes » est compréhensible, car les pratiquants d'histoire vivante constituent leur identité de groupe en opposition aux normes du monde du GN ou des évocateurs, l'importance du nombre de « rôlistes » dans l'association est difficile à interpréter. Est-ce que le goût des « rôlistes » pour l'identification fictive et temporelle à un personnage et à un monde imaginés est propice à la pratique de l'histoire vivante ? Est-ce que ce chiffre important n'est dû qu'à une contingence sociale, un hasard découlant du fait que l'association soit constituée autour de réseaux d'amis « rôlistes » déjà existants ? Est-ce que cela est dû à une forte proportion de « rôlistes » parmi les milieux étudiants ? Ces questions mériteraient une étude approfondie s'appuyant sur un comparatisme entre les différents groupes d'histoire vivante afin de savoir si ce phénomène est commun à l'ensemble du groupe, mais nous ne pouvons la mener dans le cadre de ce mémoire. Nous nous contenterons donc de le signifier dans ce présent travail.

2) La fête et l'entraide

a) La fête comme lien social

Le lien social de l'association, nous l'avons vu, a été favorisé par l'homogénéité sociale du groupe ainsi que par les différents liens amicaux et familiaux existants entre les membres. Ces liens forment de grands ensembles tels que les « Rognacais », les « rugbymen », les « étudiants du CSU », les familles « TORRES et MOLINER ». Chaque groupe comporte un grand nombre d'étudiants dont certains partagent les mêmes études (à titre d'exemple, 4 Somatophyloques sont passés par le même master d'histoire, et un 5^{ème} compte bien effectuer le même master). La rencontre entre les différents groupes a lieu durant les nombreux week-ends d'entraînement et lors des prestations. Comme nous l'avons

¹⁵⁵ Éric HOBSBAWM (1995), « Inventer des traditions », *Enquête*, 2, p. 171-189

mentionné à plusieurs reprises, les soirées de chaque entraînement ou de chaque prestation sont l'occasion pour les membres de faire la fête. C'est sur cette fête que nous allons nous pencher dans les lignes qui viennent.

La fête est un élément dans l'association difficile à cerner. En effet, les fêtes associatives ne sont pas l'occasion de marquer le passage d'un état à un autre ni n'ont pour but de commémorer un événement important de l'histoire du groupe. Seules les soirées dédiées à l'anniversaire d'un membre ont pour objet un réel événement à fêter. Pourtant inmanquablement, à chaque rassemblement des membres de l'association, ces derniers organisent une fête comme si cette dernière était nécessaire et incontournable. La coutume de faire une fête chaque soirée de prestation est un point commun à toutes les associations d'histoire vivante. En effet, le groupe social se constitue autour de ces prestations, et souvent les membres ne se voient pas en dehors des événements. Ainsi chaque fois que le groupe se réunit, c'est déjà en soi un événement qui mérite d'être fêté ! Pourtant le groupe Somatophyloques a la particularité d'être un groupe déjà fondé autour d'un réseau qui existait avant sa création. De plus l'association ne se réunit pas exclusivement dans quelques rares événements éparpillés dans la belle saison, mais bien au minimum 1 fois par mois. Comment expliquer dès lors que la fête ait pris une si grande importance ?

La fête est un moment particulier qui a pour caractéristique de s'inscrire comme un instant à part, dissocié du quotidien. Or nous l'avons vu précédemment, les prestations d'histoire vivante sont déjà des instants qui se distinguent de la routine, qui permettent une évasion de ses acteurs. La fête au sein de l'association fait donc figure d'un moment distinct, séparé et inévitable, dans un week-end déjà en dehors du quotidien.

Analysons en détail ces soirées. Elles se déroulent souvent de la même manière, si tant est que l'on puisse considérer le désordre et l'inattendu comme des normes dans un contexte précis. Nous allons donc relever les éléments récurrents de ce type de soirée en distinguant les fêtes des entraînements et celles des prestations. Dans les deux cas bien manger et bien boire semble être un impératif. Commençons par les fêtes des week-ends d'entraînements, qui sont les plus nombreuses. Les repas du midi lors des entraînements sont souvent à la charge des membres et se composent le plus souvent de simples sandwichs. En revanche le dîner est à la charge de l'association. Le plus souvent, au vu du nombre de membres à nourrir, les plats cuisinés sont souvent de grands plats communs dans lesquels les membres vont directement se servir pour manger. Ce sont souvent des plats de type « couscous », « riz cantonnais »,

« grands plats de pâtes », « barbecue » et autres « soupes russes ». Ces plats favorisent la convivialité et imposent à tous une proximité de table, conséquence souvent de la petitesse des espaces dans lesquels ces repas se déroulent. La promiscuité est notamment favorisée par la présence d'un unique grand plat commun, autour duquel tous les membres (et leurs appétits) se « ruent »¹⁵⁶. Les membres, affamés par une journée d'entraînement, doivent souvent prendre leur mal en patience, car la préparation et la cuisson de grande quantité de nourriture prend du temps aux quelques « Somato » qui s'attèlent à la préparation des mets. Ces derniers sont en général les hôtes des entraînements. Ainsi Rémy CAMPO et Théo MOLINER sont souvent les principaux cuisiniers. Ils sont souvent aidés par quelques bonnes volontés, mais il est remarquable de constater que c'est toujours l'hôte qui se charge de la préparation. Ces deux figures sont des personnes importantes dans l'association. Rémy Campo est l'un des 2 vice-présidents. Or on a vu précédemment que Dimitri ZAPHIRATO (le second vice-président) avait un rôle déterminant dans l'instruction des techniques et la fabrication du matériel, et que Vincent TORRES (le Président) a un rôle dans la recherche, l'instruction et la représentation de l'association. Rémy CAMPO, lui, a un rôle central dans l'organisation et l'intendance. C'est souvent lui qui gère le stockage du matériel ainsi que sa préparation et remise en état avant chaque événement. De plus il est souvent chargé de l'achat de la nourriture et des boissons nécessaires au bon déroulement des soirées. Théo MOLINER, quant à lui, est le trésorier de l'association. Les changements s'opérant au cours de cette année 2016 nous font remarquer que les entraînements ont de plus en plus souvent lieu chez ce dernier, et le matériel associatif va dorénavant être stocké dans son garage, aménagé pour l'occasion. En tant qu'hôte il s'occupe de plus en plus de la préparation des repas. Ces deux figures partagent ensemble la responsabilité d'un repas bien réussi et donc d'une fête bien engagée. Nous avons dit précédemment que l'alcool était à la charge des membres et que ces derniers ne manquaient jamais d'en emmener. Nous avons omis de préciser que l'association achète souvent de la bière et du vin pour accompagner le repas. Toutefois, les repas étant longs à préparer, les membres attaquent couramment une phase apéritive assez importante dont ils ont fourni les « munitions », c'est-à-dire des bières, du pastis ou du rosé. Ainsi c'est souvent déjà passablement alcoolisé que les membres de l'association commencent le repas. Et l'absorption d'alcool continue pendant et après ce dernier. Cela a pour conséquence d'accélérer le processus de sociabilité déjà bien engagé par la promiscuité précédemment signalée. « Ils boivent en public parce que l'annihilation des centres inhibiteurs du cerveau

¹⁵⁶ D'autant plus que le plat se fait souvent attendre.

facilite la stimulation réciproque amicale à un niveau élevé d'affectivité, qui est l'essence de la sociabilité du loisir »¹⁵⁷. Les différents groupes sociaux composant l'association sont ainsi très vite éclatés et mélangés. En ce sens la fête a déjà pour vertu de favoriser l'interaction entre les différents réseaux sociaux déjà constitués dans l'association en transformant l'ensemble en une seule et même entité, les Somatophylaques ! Le repas est très vite absorbé et commence dès lors véritablement la soirée. L'ingestion d'alcool continue. Si les stocks ont mal été évalués ou que les membres n'ont pas amené d'eux-mêmes des boissons, ce sont alors les réserves de l'hôte qui sont directement attaquées. L'absorption d'alcool est plutôt progressive et effectuée par des personnes « habituées » à boire. Les boissons d'après repas comportent souvent un plus haut degré d'alcool, tels que le whisky, la vodka, des liqueurs, ou la « sambuca » (nous allons-y revenir très bientôt). Les plus jeunes, ou les nouveaux, sont souvent incités à boire plus que de raison, les uns pour leur « apprendre la vie » et les autres pour qu'ils « fassent leurs preuves ». En réalité, ce « bizutage » favorise l'intégration des jeunes au groupe des grands — c'est le cas pour le petit cousin de Théo MOLINER, Dino FUSH, mais ce le fut aussi pour notre frère et notre sœur, mineurs lors de leur intégration — et l'intégration des nouveaux membres à l'association. Nous avons dit que les groupes se mélangeaient, la conséquence en est l'import de « traditions » festives spécifiques à chaque groupe injectées directement dans la fête Somatophylaques. Les chants par exemple occupent une place de choix. Il existe trois types de chant : ceux connus uniquement par quelques individus ou par un groupe d'amis spécifique, ceux connus par l'ensemble du groupe et les chants à répétition. Souvent les premiers chants sont des chants à répétition clairement demandés au président de l'association (nous connaissons de nombreux chants à répétition qui nous viennent du milieu de la reconstitution historique ou du rugby). Très rares sont les occasions où le premier chant n'est pas lancé par le « chef ». Comme nous le faisait remarquer à juste titre un membre de l'association, étudiant en anthropologie, Olivier JOURDAN : « C'est marrant, le groupe attend que tu lances le premier chant avant de pouvoir lui-même se lâcher et chanter. C'est comme s'ils attendaient l'aval du chef. »¹⁵⁸. Ainsi est exprimée la réelle marque du passage entre l'entraînement (ou la prestation), empreint de sérieux et à visée associative¹⁵⁹, et la fête, moment à part complètement dédié aux loisirs effrénés du groupe. Ce passage ne semble pouvoir se faire réellement qu'avec l'aval du « chef », garant de

¹⁵⁷ Norbert ELIAS Eric DUNNING, (1994 [1986]), *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, p168.

¹⁵⁸ Propos d'Olivier JOURDAN recueillis durant un entretien informel, en voiture, au retour du tournage pour le documentaire de France 5 le 21 février 2016.

¹⁵⁹ Bien que les membres accomplissent comme nous l'avons vu leur activité de loisir dans ce cadre.

la bonne tenue des entraînements et des prestations, et du passage de ces derniers où il « contrôle » le groupe, où son autorité est reconnue, à l'instant de la fête où il ne deviendra qu'un ami, un membre parmi les autres. Car c'est bien là une caractéristique de la fête d'abattre la hiérarchie et de supprimer les frontières existantes entre les individus. Pourtant la soirée a déjà bien commencé, les membres savent que le groupe n'est plus en entraînement ou en prestation puisqu'ils boivent déjà depuis un bon moment et vaquent comme il leur plaît à leurs occupations. Souvent ce passage nous est bruyamment demandé et un chant de répétition qui permet la participation à l'action de tous, même des nouveaux, est choisi. La chanson du « grenadier » est parfaite pour entamer la soirée et c'est celle qui est la plus demandée, car c'est une chanson de répétition très facile, longue, et paillarde. De plus, elle n'est pas spécifique à un groupe et l'intégralité des paroles n'était à l'origine connue que du chef. Après cela commence réellement la fête, les chants se succèdent les uns aux autres, ce sera à qui déclamera le chant le plus paillard ou le plus beau, à quel groupe fera le plus de bruit en chantant des chansons qui lui sont propres. Les anciens « blancs manteaux » et reconstituteurs connaissent des chants plus ou moins folkloristes, les « Rognacais » affirment leur goût pour la variété française et les années 80 et l'influence des chants paillards rugbystiques se fait souvent sentir. Les chants à « mouvements », tels que le « tic et tac », le « maréchal » ou « la fille du bédouin » sont très prisés, car ils imposent aux membres à chanter et à se mouvoir, le tout sous alcool. Parfois des musiques sont jouées et le combat est rude pour imposer tel style de musique ou tel autre. Certains membres sortent pour aller fumer ou discuter, fatigués de toute cette agitation. Il est difficile de donner une moyenne de durée à ces soirées, car cela dépend énormément du nombre de participants présents, des stocks de boissons, de l'heure à laquelle le repas a commencé ou tout simplement de l'ambiance et de la fatigue des individus. En réalité la durée des soirées dépend forcément de l'instant où la fête débute vraiment et de celui où elle finit par s'estomper. Quand cet instant arrive, certains membres vont se coucher et d'autres en profitent pour discuter et échanger sur des sujets très variés.

En prestation, le schéma de la fête est différent selon qu'elle se déroule seule, avec d'autres troupes, ou durant une fête de village. Lorsque l'association est seule, le schéma précédemment décrit pour les week-ends d'entraînements s'applique assez bien, à la différence que les membres se modèrent un peu plus sous les instructions du « chef » : « Le soir, faites ce que vous voulez, mais demain, à l'heure du début de la prestation, je veux tout le monde debout et en état ! ». Cela n'empêche pas certains membres de mal calculer leur

coup et d'être malades le lendemain, les conséquences de la fête influent alors le bon déroulement des objectifs associatifs. C'est d'ailleurs pour cette raison que durant les week-ends d'entraînements la phase physique et expérimentale se déroule le samedi et la fabrication du matériel, activité plus paisible, est placée le dimanche. Lorsqu'il y a d'autres troupes, la fête en prestation est souvent très dynamique. Les associations se mélangent et les chants et façons de faire la fête des groupes s'opposent de manière assez ludique, mais tout à fait visible. Ainsi chaque association, à tour de rôle, va produire un chant qui lui est propre. Ainsi s'affirme l'identité des associations vis-à-vis des autres et, lorsqu'une chanson est connue de tous, alors c'est la reconnaissance de la même identité, du rattachement au groupe « histoire vivante » qui est mis en avant. Le cas des fêtes avec les troupes étrangères est d'ailleurs très intéressant. Chaque troupe profite de l'exotisme des chants proposés par la troupe étrangère. À la fin ou au début de chaque chanson, un bref résumé des paroles est souvent traduit à destination de l'autre groupe. C'est aussi souvent l'occasion d'affirmer l'appartenance identitaire à un autre ensemble bien plus grand, nationale cette fois-ci. Les hymnes nationaux sont souvent chantés et respectueusement écoutés par les autres groupes étrangers. Certains relents identitaires spécifiques à des pays émergent d'ailleurs, comme c'est le cas lorsque la troupe « espagnole » chante en réalité un hymne catalan, car leur groupe est originaire de Barcelone et c'est à cette identité qu'ils veulent faire référence. La fête est le moment entre les troupes étrangères de découvrir d'une assez curieuse manière la « culture » d'un autre pays. Ainsi ce sera quelle association, porteuse de la fierté nationale, proposera le plus large panel de chants, la plus grande diversité de boissons alcoolisées, les meilleures bières ou vins. La barrière de la langue étant parfois difficile, ce sont les jeux d'alcool qui instituent le lien social en mélangeant les groupes. Enfin les prestations au sein des « fêtes de village » sont souvent l'occasion pour les membres de partir faire la fête avec les « locaux » ou d'inviter ces derniers, et souvent ces dernières, à venir sur le campement. Certains membres jouent alors de leur particularité d'être en tenue, d'être exotique, pour flirter avec « l'autochtone ». Les « exploits » en la matière de certains membres sont alors, pendant longtemps, rappelés au sein du groupe.

Pour résumer, la fête en interne est une fête qui permet aux groupes sociaux qui constituent l'association d'affirmer leurs identités avant de se mélanger aux autres pour ne former plus qu'une seule et même entité. « Dans la civilisation contemporaine, la fête reste en général ce "phénomène d'autorité et de cohésion totale" dont parle Mauss à propos des

cérémonies archaïques »¹⁶⁰. Ce moment à part, dans une activité déjà hors du quotidien, a donc un rôle dans la constitution de la « cohésion totale » du groupe Somatophylaques. Lorsqu'en revanche la fête se fait de manière externe au groupe, c'est-à-dire en contact avec d'autres ensembles, elle permet d'abord l'affirmation de l'identité « Somatophylaques » avant de permettre l'échange avec les autres groupes pour ne former plus qu'un seul et même ensemble d'acteurs de l'histoire vivante.

b) La sambuca

La sambuca est une liqueur d'anis italien, pourtant assez peu connue en Italie. Lors d'une médiévale en Italie avec l'association des « Blancs manteaux », Rémy CAMPO et nous-mêmes avons découvert cet alcool. Les Italiens ne le buvant pas, nous l'avons emmené sur un camp de Biélorusses qui faisaient flamber de la vodka afin d'en fumer les vapeurs avant de boire le liquide. Suite à cela nous est venue l'idée de faire de même, mais avec cette liqueur d'anis bien meilleure selon nous que la vodka.

Ces détails anodins révèlent maintenant leur importance. Durant les premières fêtes « Somatophylaques », de la sambuca était souvent consommée de cette manière. Or pour flamber, humer et boire correctement la sambuca, il faut appliquer une technique qui va avec le temps devenir quasiment rituelle. Ce rituel composé de plusieurs actions, flamber le liquide, faire une ventouse avec la main afin d'éteindre la flamme et emprisonner les vapeurs, fumer ces dernières, boire le liquide, inspirer les vapeurs, bloquer la respiration, expirer, n'est connu que de ceux qui y sont initiés. La sambuca pourrait tout à fait être bue autrement, mais le faire est presque devenu « sacrilège » pour les initiés. Savoir comment on doit boire la sambuca prouve qu'on fait vraiment partie du groupe, car on a participé à une fête et donc on a été intégré. La première fois qu'un nouveau boit de la sambuca, l'événement fait quasiment figure de rite de passage, tous les membres se rassemblent autour de lui, le chef ou un ancien explique et fait une démonstration au nouveau. Quand ce dernier a bien compris, il effectue à son tour l'opération sous les exclamations et injonctions du groupe visant à le guider et à faire en sorte qu'il n'oublie pas d'étapes : « Flambe ! La main ! Fume ! Bois ! La main vite !! Refume... »¹⁶¹ puis silence du groupe qui attend de voir si l'effet des vapeurs s'engouffrant dans les poumons va ou non faire tousser le nouveau. S'il tousse, tout le monde

¹⁶⁰ Joffre DUMAZEDIER (1962), *Vers une civilisation du loisir ?* Paris, Editions du Seuil, p.65.

¹⁶¹ Retour des propos du groupe, effectué de mémoire par l'auteur qui se souvient parfaitement des injonctions, tant ces dernières sont devenues rituelles.

rigole, le passage est réussi, sinon c'est qu'il l'a sans doute mal fait et doit recommencer ! Symbole de l'identité du groupe face à d'autres troupes, cette identité glisse vers un ensemble plus large lorsque, face à des étrangers, les membres expliquent et montrent « comment en France on boit la sambuca ! » Ceci est amusant quand on sait que c'est un alcool italien, que l'idée d'inhaler les vapeurs vient de Biélorusses, et que la ritualisation de la technique est proprement « Somatophylaque ». Mais l'application d'une technique, qui ne peut se détacher de sa ritualité et donc de l'identité qui s'y attache, fait que par glissement la manière des Somatophylakes de boire de la sambuca devient la méthode française ! En ce sens la sambuca illustre bien le rôle de la fête pour l'association, un rôle social, identitaire, de loisir et d'enivrement rompant avec les actions « quotidiennes » de l'association.

c) Une entraide Somatophylaque

« L'intégration dans l'équipe ne passe pas par l'entraînement, mais par des normes de sociabilité qui définissent les justes manières d'être ensemble. Ces normes imposent à tous des exigences prioritaires : la famille, la solidarité matérielle, l'entraide et les coups de main »¹⁶².

Les fêtes et les normes que nous avons évoquées précédemment permettent l'intégration des nouveaux arrivants ainsi que le mélange des groupes existants. Ces deux aspects, plus que l'action commune, ont pour conséquence la cohésion, l'identité Somatophylaque qui permet à ses membres de se sentir unis dans le même ensemble et de fait solidaires avec les autres individus du groupe. Cette solidarité déborde des cadres de la pratique. Par exemple il est courant que les membres se mobilisent pour aider au déménagement d'un « somato ». Lors du déménagement de Nicolas ASTIER le 2 avril, un week-end entraînement a même été annulé pour éviter de mettre dans l'embarras ce dernier qui aurait dès lors manqué de bras. En dehors des déménagements, il est courant que les membres donnent des coups de main à l'occasion à des collègues dans le besoin. Emmener un membre à l'aéroport, venir chercher un « somato » bloqué quelque part. Réconforter un malheureux en pleine peine de cœur. Cette multitude d'actes isolés témoigne des liens établis entre les membres et qui dépassent le simple cadre associatif. Le groupe forme un nouvel ensemble au sein de la société.

¹⁶² Citation de Jean-Michel FAURE (1987), « Voutré, mon village. Le football dans la culture populaire », *Terrains*, n° 32, op.129-142, provenant de l'ouvrage de Laurent Sébastien FOURNIER (2012), *Mêlée générale. Du jeu de soule au folk-football*, Rennes, PUR, collection « Essais », p. 209.

Dans le cadre de l'activité, cette solidarité s'exprime par le prêt de matériel, quand un membre est dans le besoin, ou encore par le partage de sa propre nourriture quand un membre oublie son repas. Pour partir sur un événement, le covoiturage est souvent de mise, et les membres s'arrangent entre eux pour éviter qu'un des leurs doive faire le trajet seul ou dans des transports en commun. Le matériel des uns est parfois stocké chez les autres pendant un long laps de temps, selon le besoin. Nous avons aussi vu que les membres les plus expérimentés ou compétents dans un domaine aident les autres à réaliser leur costume ou à appliquer des techniques complexes. Si cela produit du lien social comme nous l'avons vu, cela en est aussi l'expression. Les conseils sont partagés par solidarité, car un tel sait que telle étape est difficile, car il l'a lui-même franchie seul.

Nous avons vu dans cette sous-partie le rôle de la fête dans la constitution de l'identité et comment la cohésion du groupe s'exprime au quotidien en dehors du contexte associatif. Nous allons maintenant étudier l'expression de cette identité.

3) L'expression de l'identité

a) L'identité moderne dans la pratique martiale et les entraînements.

Les membres de l'association consacrent une grande partie de leur temps de pratique à l'entraînement et à la pratique martiale en contexte d'expérimentation ou de démonstration. Aussi un grand nombre de spécificités associatives ont vu le jour. Ces spécificités sont propres à l'association et sont les marqueurs d'une identité forte. Par exemple, durant les échauffements, une action est devenue incontournable, ce sont les « tours de bras ». Avant chaque entraînement ou combat, les membres s'échauffent sous notre direction et exécutent un ensemble de mouvements destinés à préparer physiquement le corps des individus aux efforts à venir. Les « tours de bras » servent à l'origine à échauffer le haut du corps et notamment les épaules. Les membres se mettent en cercle, lèvent les deux bras à l'horizontale et chacun à son tour dans le sens des aiguilles d'une montre se présente puis compte jusqu'à dix. Le temps de cet échauffement dépend donc du nombre de pratiquants. Il permet à l'origine de s'échauffer les épaules, certes, mais il permet surtout une première présentation officielle des nouveaux arrivants qui effectuent leur premier entraînement. Comme chacun énonce son prénom, les arrivants peuvent donc intégrer une première fois l'ensemble des prénoms des individus. De fait la présentation est donc officielle et elle permet d'emblée

d'inscrire le nouveau dans un même ensemble avec lequel il subit l'effort physique imposé. Cet exercice fait en effet subir une forte pression sur les muscles du dos et des épaules, tenir cette position durant un long moment peut même être légèrement douloureux. Comme l'exercice peut durer un assez long moment du fait de la taille du groupe, les individus endurent l'épreuve tous ensemble ce qui crée du lien. Il est intéressant de remarquer que les « tours de bras » sont maintenant indissociables des échauffements associatifs. Lors d'un des entraînements au CSU, le groupe avait perdu beaucoup de temps durant l'échauffement, et nous décidions de passer directement à la phase technique. Or certains anciens ont protesté et ont imposé que l'on fasse tout de même les « tours de bras ». De même, lors d'un week-end d'entraînement, nous avons cette fois-ci oublié cette phase qui ne nous semblait pas indispensable, et nous nous sommes fait reprendre par les membres qui voulaient absolument qu'on effectue les « tours de bras ». Il semble peu probable que cette action procure du plaisir aux membres, mais cette phase de présentation et cet exercice collectif semblent être devenus une « norme de principe » exprimant l'identité du groupe, que l'on ne peut supprimer malgré l'autorité de l'instructeur.

Dans un même cadre, les ordres pour désigner l'avancée de la phalange sont eux aussi des marqueurs de l'identité du groupe. En effet, pour que la phalange avance efficacement, le chef de cette dernière annonce à voix haute le nombre de pas que le groupe va effectuer. Un pas équivaut à l'avancée de la jambe droite en avant, puis à une reprise de garde qui consiste à ramener la jambe gauche devant la jambe droite. Cette action équivaut à un pas. Mais vers les débuts de la pratique, un des membres n'arrivait pas à intégrer ce principe, car il comptait chaque avancée de jambe comme un pas. Pour lui faciliter la tâche, nous avons inventé spécialement pour lui une « unité de mesure » qui prit son nom, le « Jojo ». Ainsi un pas équivaut à deux « Jojo ». Mais l'histoire va plus loin, car les membres, lorsqu'ils avancent en formation, marquent le rythme en chantant une phrase répétitive : « Massa Phalanx ». À chaque « Jojo », le groupe entonne une syllabe. Le problème c'est qu'entraînés par l'air, les membres oublient souvent le nombre de pas demandés et ne savent plus quand s'arrêter. Certains demandent alors à ce qu'on spécifie le nombre de « Massa Phalanx » afin de pouvoir compter avec cette unité. Ainsi, lorsque le chef doit donner un ordre, il doit souvent spécifier l'ordre de la manière suivante : « Attention ! On avance sur 4 pas ! Ça fait huit “Jojo” et deux “Massa Phalanx” ! Attention, avancez ! » Pris avec beaucoup d'amusement, les membres ne manquent toutefois jamais l'occasion de rappeler au chef l'impératif de décliner l'ordre sous

toutes les unités de mesure. Comme seuls les membres connaissent ces valeurs, les ordres demeurent obscurs pour un observateur extérieur.

Enfin, il existe un groupe qui s'est créé au sein de l'association et qui n'existe que lors de la pratique martiale. C'est le groupe des « gros ». Nous l'avons dit précédemment, dans les commencements de l'association, de nombreux membres faisaient du rugby. Parmi ceux-ci, une majorité jouait dans le pack avant de l'équipe universitaire. De plus l'ensemble des premières lignes de l'équipe était présent. Les membres du pack avant sont appelés dans le jargon rugbystique, les « gros ». Le combat phalangique vise nous l'avons dit à impacter la formation adverse. Lorsque deux phalanges entrent en collision, l'impact est souvent très violent, même dans notre pratique moderne. De plus, au moment du choc, les secondes lignes, puis la troisième ligne et ainsi de suite se jettent dans le dos de leur camarade de devant afin d'exercer une pression et d'effectuer la poussée collective. Les premières lignes d'une phalange subissent donc l'impact de la formation adverse, ainsi que la pression des rangs qui les suivent. Pour résister et endurer l'expérience, mieux vaut être pourvu d'un bon gabarit et avoir l'habitude des chocs. C'est précisément le cas des joueurs de rugby, surtout pour les joueurs du pack avant. Dans l'antiquité, être en première ligne était un honneur qui ne s'obtenait qu'après avoir largement fait la preuve de son courage dans des affrontements passés. De même, seuls les meilleurs combattants pouvaient accéder à ce poste à risque, car aucune faute ne pouvait être tolérée en première ligne, car c'est elle qui subira les tirs tendus ainsi que les coups de lance adverses. Si en troisième ou quatrième ligne un hoplite fait l'erreur d'ouvrir sa garde et ainsi d'exposer son flanc et celui de son voisin, cela sera moins grave en raison de la protection qu'offrent les rangs avant. Or, dans l'association, les rugbymen sont arrivés très tôt et font figurent dans le groupe de vétérans qui ont l'habitude de la formation phalangique et surtout qui occupent la place d'anciens dans l'association. À ce titre ces derniers, en plus d'avoir une prédisposition physique, revendiquent la place de la première ligne en raison de leur ancienneté. Ils transposent ainsi la tradition martiale disparue qui s'appliquait à l'antiquité. Ce faisant, les « gros » importent aussi une division des postes venant du rugby. Les « gros » forment dès lors un groupe dans le groupe qu'il est très difficile d'intégrer. Paradoxalement l'idée que les meilleurs étaient devant permet aux gros d'affirmer leur goût pour cette position de prestige qui donne pour une fois un avantage à leur gabarit qui est souvent un handicap dans d'autres sports. En effet, avec la sportivisation de la pratique, les « gros » ont souvent plus de mal à appliquer des exercices physiques trop longs et sont assez réfractaires à l'idée même de pratiquer du sport. Leur position importante dans la phalange et

leur statut de « gros » leur donnent alors une excuse pour éviter certains exercices physiques, sous le prétexte qu'ils ne voudraient pas perdre trop de poids, ce qui serait dommageable pour le groupe au moment d'un impact violent. Cette mauvaise foi illustre bien cette identité particulière de la première ligne corpulente de la phalange. « Le corps est lui aussi une construction symbolique »¹⁶³ et, en ce sens, cette construction symbolique identitaire du corps va à l'encontre des normes sportives à laquelle s'astreignent les autres membres. Ici l'identité de certains membres du groupe établit une résistance face aux processus d'évolution de la pratique, et oppose face au sport et aux nouveaux toujours plus nombreux, l'identité et les normes d'une façon de faire associative plus ancienne. D'ailleurs certains nouveaux venant du CSU, en raison de leur gabarit et de leur pratique du rugby, sont d'office intégrés dans le groupe des gros, sans que l'instructeur puisse réellement donner son avis objectif sur la compétence réelle de ce dernier à figurer en première ligne.

b) Les boucliers et la barbe, symboles de l'association

Dans notre étude de terrain, nous avons voulu identifier les marques visibles de l'identité Somatophylques. Notre enquête nous a permis d'observer deux symboles forts, physique et matériel, qui permettent d'identifier assez aisément un « Somato ».

L'affirmation de l'identité associative se retrouve dans une des inscriptions corporelles des membres, la barbe.

« Ces inscriptions corporelles remplissent des fonctions différentes selon les sociétés. Instruments de séduction, elles sont le plus souvent encore un mode rituel d'affiliation et de séparation. Elles intègrent symboliquement l'homme au sein de la communauté, du clan [...] »¹⁶⁴.

Dans l'association un constat peut être fait : sur 38 hommes, 27 portent la barbe. Parmi ceux qui ne la portent pas, 6 le font pour des raisons professionnelles et d'autres ne le peuvent tout simplement pas (Dino FUSCH en raison de son jeune âge par exemple). Ce port de la barbe a deux origines. La première est la tendance à porter la barbe chez les « Blancs Manteaux ». Nous l'avons dit, l'association s'est créée à partir d'un autre groupe et a importé de ce dernier certaines « normes de principe ». Parmi ces normes, le port de la barbe en faisait partie. En effet, dans l'imaginaire collectif, le templier est un vénérable moine combattant portant une longue et belle barbe. Cette image d'Épinal a été reprise, volontairement ou non,

¹⁶³ David LE BRETON (2012), *La sociologie du corps*, Paris, Presses Universitaires de France « Que sais-je ? », 8^{ème} édition, p. 6.

¹⁶⁴ Ibid. p. 74.

par les « Blancs Manteaux » et s'est perpétuée dans l'association. La seconde origine vient justement de l'application du même phénomène de réinterprétation du passé, et de réinvention de ce dernier, mais pour la période grecque. En effet dans la Grèce archaïque, puis dans de nombreuses régions grecques à l'époque classique, le port de la barbe était le marqueur corporel du passage à l'âge adulte. Aucun membre ne voulant faire figure de « jeune éphèbe » (appellation entraînant souvent dans le groupe un grand nombre de plaisanteries à caractère clairement pédérastiques) et chacun voulant reproduire le port de barbe des anciens de l'association, la barbe s'est donc répandue dans l'association. En opposition à cette identité, l'un des deux vice-présidents, Dimitri ZAPHIRATO, ne pouvant pour des raisons physiques porter la barbe, affirme lui en revanche que cette image d'Épinal du port de la barbe est fautive et qu'à l'époque classique, être imberbe n'était plus un déshonneur¹⁶⁵. Ce faisant, Dimitri, et quelques-uns ne pouvant porter la barbe, comme nous l'avons dit pour des raisons physiques ou professionnelles, s'érigent face à la norme qui peu à peu s'installe dans l'association. En réalité leur opposition est souvent l'objet de gentilles moqueries, et leur présence minoritaire au sein de l'association confirme la présence de cette « norme de principe ». Pour bien comprendre l'emprise de cette norme, nous allons revenir sur une de nos expériences de terrain. En juillet 2015, nous nous sommes rasés la barbe pour des raisons extérieures à l'association. Cette action a été vivement décriée par l'ensemble des membres du groupe. Tout d'abord, certains membres qui ne nous avaient jamais connus sans barbe eurent du mal à nous reconnaître, mais, qui plus est, beaucoup par amusement nous refusaient notre statut de chef affirmant que, dorénavant, seul Rémy pouvait représenter dignement cette fonction. Tous les membres y sont allés de leur commentaire et même si le ton était souvent léger, l'insistance du groupe révélait bien le malaise de ce changement brutal d'apparence qui allait à l'encontre de la norme établie. « L'altération du visage qui montre une trace de lésion aux yeux des autres est vécue comme un drame, à l'image parfois d'une privation d'identité »¹⁶⁶. Nous avouons que cette non-reconnaissance de notre statut a été vécue avec amusement, mais aussi avec agacement tant l'instance des membres était grande. Notre plaisir à voir ces remarques disparaître lorsque notre barbe a repoussé nous enclina dorénavant à ne plus enfreindre cette norme, que nous avons nous-mêmes participé à créer.

Un autre symbole de l'association est quant à lui matériel, il s'agit du bouclier. Le bouclier est l'arme principale de l'hoplite. Pendant longtemps on a considéré que l'origine du

¹⁶⁵ Ce qui est vrai pour certaines régions grecques telles que l'attique, mais faux pour des régions très conservatrices comme le Péloponnèse.

¹⁶⁶ Ibid. p. 89.

mot hoplite venait de la traduction en grec de bouclier l'« hoplon ». Cette affirmation a été réfutée par les historiens qui donnent maintenant à « hoplon » la signification de panoplie guerrière et traduit le terme de bouclier par « aspis ». Cette erreur perdure dans les milieux amateurs et il est fréquent d'entendre certains reconstituteurs affirmer que le mot hoplite vient du bouclier rond typique de ce guerrier. Cela révèle, à travers le discours, l'importance que prend le bouclier pour l'hoplite. La généralisation de l'« aspis » a réellement permis l'apparition de la phalange hoplitique. Les hoplites antiques donnaient une grande importance à ce bouclier, gardien de leur vie et symbole de leur appartenance à la phalange, qui nous l'avons dit englobe le corps civique de la « polis ». Les lâches sont souvent qualifiés à l'époque de « lâcheurs de bouclier » en référence à la honte qui s'abat sur un hoplite qui, pour fuir, a abandonné son bouclier. Dans la reconstitution moderne de l'hoplite, la pièce la plus difficile et souvent la plus chère à se fournir est justement ce bouclier rond si particulier. Nous avons vu que l'association a réussi à produire d'elle-même cette pièce majeure de l'équipement. Nous avons vu aussi que ce bouclier n'appartient jamais à un membre en particulier, mais appartient au groupe. Certes, avec la pratique, tel bouclier appartient à tel membre qui y peint dessus le symbole qu'il souhaite représenter. Mais si le bouclier est attitré, le pratiquant ne peut pas emporter le bouclier chez lui et, si ce dernier est absent, le bouclier peut être attribué à un autre membre. L'association lorsqu'elle a commencé à produire ce type de bouclier avec sa propre méthode a été l'une des premières à réussir à produire avec une technique assez proche des techniques antiques, un bouclier à la fois solide, léger, et proche de la forme historique. Cela a pour conséquence d'exacerber la fierté des membres par rapport à cet objet, et surtout de rompre avec une « norme de principe » qui semble en vigueur dans le monde de l'histoire vivante, celle du partage¹⁶⁷. Là encore c'est une expérience de terrain qui nous a permis de découvrir cette rupture avec les normes de l'histoire vivante, qui participe à affirmer l'identité de l'association à travers un artefact, le bouclier. En effet, lors de l'AG 2016, nous avons informé les membres qu'un groupe suisse d'hoplites était en train de se monter, et que ces derniers nous ont demandé des conseils pour fabriquer leurs tenues et leurs boucliers. Nous avons été surpris de voir que de nombreux membres se sont opposés à l'idée notamment Théo MOLINER et Joanny RICHARD. Ces derniers affirmaient que « c'était NOTRE technique et qu'il ne fallait pas la dévoiler, qu'ils n'avaient qu'à acheter des boucliers en inde ». Ils affirmèrent aussi qu'il fallait se montrer méfiant, car les Suisses

¹⁶⁷ Cette norme a bien été décrite par Audrey TUAILLON DEMESY (2013), *La re-création du passé : enjeux identitaires et mémoriels, approche socio-anthropologique de l'histoire vivante médiévale*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, pp. 289-291.

risquaient de revendiquer l'invention de la technique, voire déposer un brevet et faire un usage commercial des boucliers ! Face à de telles objections, nous étions assez démunis jusqu'à que Dimitri ZAPHIRATO prenne la parole et explique qu'il n'a à l'origine que repris la technique de lamellé collé qu'utilisait ACTA pour faire des boucliers romains, mais pour faire les boucliers grecs. Que la technique ne nous appartenait donc pas et qu'il ne fallait pas se montrer égoïste, d'autant plus qu'il y a de faibles chances, vu l'étroitesse du marché, que ces derniers fassent un usage commercial qui pourrait se retourner contre nous. Le débat a ensuite continué pendant un certain temps et de plus en plus de membres ont affirmé leur mécontentement à partager ce qui fait la « spécificité » de l'association et que c'était un « symbole » de notre réussite ! Pour mettre tout le monde d'accord, la décision a été prise que nous décrirons de manière précise dans ce mémoire le processus de fabrication, et que seulement à partir de là nous pourrions partager l'info sans risquer que les suisses revendiquent « l'invention de la technique ». Insertion en annexe de ce dernier est le résultat de cette volonté¹⁶⁸. Le bouclier semble donc être pour les membres un objet particulier, symbole matériel de l'association, qui porte l'identité des membres, et la fierté de ces derniers à réussir là où d'autres ont échoué, à la fois d'un point de vue technique que scientifique.

c) Les tensions identitaires au sein de l'association

Durant tout notre développement, nous avons démontré que les membres participaient aux actions de l'association pour de multiples raisons. Cet ensemble de personnes comme nous l'avons dit vient puiser dans l'association l'activité de loisir qui lui correspond le plus, et accepte de se plier aux autres actions qui lui semblent moins plaisantes. Toutefois la place que peuvent prendre certains aspects de la pratique peut déranger certains membres, voire les buts mêmes de l'association. Cette dernière en constante expansion depuis sa création intègre des ensembles d'individus disparates qui, parfois, accentuent certains aspects de la pratique au détriment d'autres. Cela a pour effet de créer des tensions. Si ces tensions sont, pour l'instant, mineures, elles commencent à être perceptibles et annoncent des problèmes futurs auxquels l'association sera confrontée.

La sportivisation de la pratique, si elle a pour effet bénéfique de rendre de plus en plus accessible la pratique et d'offrir au chercheur un plus large panel d'expérimentateurs entraînés, elle provoque aussi un rejet catégorique de certains membres. Ainsi, Jérémie

¹⁶⁸ Annexe 7, chaîne opératoire de la fabrication d'un bouclier Somatophylakes.

IMMORMINO, l'un des 6 membres fondateurs qui a longtemps occupé la place de secrétaire de l'association et qui étudie lui aussi l'histoire, déplore la place de plus en plus grande que prend le sport dans la vie associative. Selon lui le sport a pour effet de ramener des individus potentiellement moins intéressés par l'aspect historique de la pratique. Rejetant toute forme d'activité sportive, il révèle que cela serait même « un frein à mon envie de continuer au sein de l'association »¹⁶⁹. Partisan d'une reconstitution effectuée avec sérieux et minutie, Jérémie est l'un des rares membres à avoir effectué de la reconstitution « classique » avant son entrée dans l'association. C'est cet aspect reconstitution qui le motivait avant tout. Pour lui, investir trop d'argent et de temps dans la pratique martiale, c'est dédaigner progressivement l'historicité des costumes et le visuel du campement que l'on propose au public. C'est d'ailleurs pour cela qu'il a fondé sa propre association romaine travaillant sur l'antiquité tardive, afin de revenir à une forme de reconstitution plus « sérieuse » et plus centrée sur la beauté du costume et sur l'historicité des matériaux employés. Ce faisant il renoue avec les normes d'histoire vivante qu'il avait incorporée avant son entrée dans l'association. Si certains membres ont rejoint son association, cela ne met pas en danger le groupe puisque ces derniers participent aux activités des deux associations et Jérémie assure qu'il n'a tout de même pas l'intention de quitter les Somatophylakes ni de parasiter la pratique. Il retrouve juste dans son association les normes d'histoire vivante qu'il cherchait à retrouver. Cette tension est notamment perceptible lorsqu'à l'inverse certains membres très sportifs considèrent que l'attitude de Jérémie vis-à-vis du sport est un peu trop extrême. Ce n'est pas le seul problème qu'amène la sportivisation de la pratique. Nous l'avons dit plus haut, l'efficacité est parfois primée face à l'effectivité et la validité des expérimentations en est constamment menacée. Pour éviter de tomber dans des dérives purement modernes, les chercheurs et instructeurs de l'association doivent constamment veiller au grain.

Nous voyons bien ici que ce sont les normes du sport, et les normes d'histoire vivante et de recherche qui entrent parfois en conflit. Le rôle de certains membres en tant que médiateur est alors essentiel pour évacuer les tensions et concilier les différents points de vue. Ainsi l'association auto régule ces tensions en se basant avant tout sur la convivialité et en rappelant toujours l'objectif premier de l'association qu'est la recherche scientifique.

¹⁶⁹ Entretien informel avec Jérémie IMMORMINO, le 24/05/2016.